

Compte-rendu du voyage à la découverte des jardins de l'Oise (du 17 au 19 juin 2015)

Après quelques péripéties pour rassembler tous les participants venus de la région Rhône-Alpes à la gare TGV de l'aéroport de Roissy, le groupe commence une longue errance pour trouver le car qui doit le conduire vers l'ancienne terre des Valois. Enfin, avec une bonne heure de retard, le départ est donné. L'Oise étend ses champs de blé, ses vastes forêts et ses villages de pierre claire sous la lumière du début d'après-midi. Les circuits sont courts ; les jardins à visiter sont situés à proximité les uns des autres. Les forêts giboyeuses d'Ermenonville, de Senlis et de Retz occupent les mêmes espaces que sous l'Ancien Régime. Ici, le temps passe, les paysages demeurent.

Mercredi 17 juin 2015.

La première étape est **le Potager des Princes à Chantilly**. En 1682, le Grand Condé confie à Le Nôtre la mise en place du jardin de sa faisanderie. Vendu comme bien national en 1793, le lieu reste 160 ans dans la famille Chapard qui fonde une clinique vétérinaire équine, modèle de celle d'Alfort. Aujourd'hui, notre hôte, M. Yves Bienaimé, créateur du Musée vivant du cheval, nous présente les perspectives, bassins et terrasses de ce potager remarquable, restitué à partir des vestiges et des plans conservés, avec l'aide du jardinier en chef, Serge Saje.

Vue du point le plus bas, l'axialité centrale organise les trois niveaux caractéristiques du XVII^{ème} siècle. Une treille de bois évoque ce qu'on appelait *les charpenteries de Saint-Fiacre* souvent construites en hauteur. On remarque le découpage en carrés traditionnels respectant *les huit de La Quintinie*, installés autour d'un bassin circulaire ; en effet, ce juriste devenu le créateur du potager du roi à Versailles a repris la numération héritée de l'Antiquité et basée sur le chiffre 4, symbole de la terre. Il fut aussi le promoteur des cultures sur couches de fumier et sous cloches qui permettent de développer la chaleur ; La Quintinie offrait ainsi au roi du melon et des fraises hors saison.

Ici, le potager est prolongé par une serpentine d'eau à l'anglaise, un élevage de gallinacés pour rappeler l'ancienne faisanderie, un pièce d'eau bordée de pervenches, une faible imitation de jardin japonais, un théâtre en gradins et étonnement ... « la guinguette de Chantilly » !!! Quelques cyprès et une courte chaîne d'eau évoquent les jardins toscans des Médicis. Une belle et haute palissade à mailles en losanges en bois de châtaignier rappelle à nouveau le Grand Siècle. Cette accumulation de genres reste toutefois assez disparate mais, paraît-il, plaît à un public qu'on veut très nombreux.

Vers 19 heures, **le parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville** nous apparaît sous les rayons obliques du soleil. Plus qu'un simple guide, un ami des Lumières, Jean-Charles Morin, nous reçoit et retrace avec conviction, finesse et brio la genèse de ce jardin transitoire élaboré par René-Louis de Girardin (1735-1808). Avec l'aide de l'architecte J-M. Morel, de 1766 à 1776, il aménage son domaine dans le style des jardins anglais qu'il connaissait bien ; il admirait Pope et son jardin de Twickenham, le poète Shenstone qui a inventé l'expression *landscape-gardener*, les magnifiques créations de William Kent et d'autres. Girardin s'inspira aussi des paysages peints par Le Lorrain et par Poussin. Il appréciait encore la nouveauté révélée par les descriptions et dessins envoyés par les savants Jésuites présents à la cour de l'Empereur de Chine ; ces jardins asymétriques étaient baptisés *Sharawadgi* et présentaient des kiosques, pagodes, pavillons, ponts. A partir de là, se développa en France une mode pour *le jardin paysager anglo-chinois* où la nature devait garder son caractère « sauvage » au contraire des jardins dits « à la française », tirés au cordeau.

Fidèle ami de Rousseau, Girardin voulait faire sienne la description littéraire du verger de Clarens publiée dans *la Nouvelle-Héloïse (Quatrième partie, XI)* : « ... *Le gazon verdoyant, épais, mais court et serré mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. (...) Je rencontrais de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil comme la plus épaisse forêt (...) Dans les lieux plus découverts, je voyais ça et là sans ordre et sans symétrie des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetiers, de sureau, de seringas, de genêt, de trifolium, qui paraient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. (...) On voyait des sources bouillonnner et sortir de la terre, et quelques fois des canaux plus profonds dans lesquels l'eau calme et paisible réfléchissait à l'oeil les objets (...) Je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout est verdoyant, frais, vigoureux, et la main du jardinier ne se montre point (...) Vous ne*

voyez rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; (...) la nature ne plante rien au cordeau. (...) C'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans les îles désertes qu'elle étale ses charmes les plus touchants (...) ».

Les visiteurs sont invités à se conduire en philosophes en franchissant, humbles et courbés, la grotte des Naïades qui rappelle le mythe platonicien de la caverne ; on passe des ténèbres de l'ignorance à la lumière de la connaissance. Au-delà du château classique, un pont de pierre conduit à une prairie entourée de bois, *l'Arcadie* et ouvre sur le grand étang au milieu duquel se situe *l'Île aux cygnes* devenue *l'Île aux peupliers* pour les générations venues visiter le cénotaphe du philosophe disparu. Recueilli par Girardin, J-J Rousseau mourut le 2 juillet 1778 à Ermenonville à l'âge de 66 ans. Il fut heureux d'y passer les dernières semaines de sa vie en herborisant, en s'abritant dans sa fameuse cabane, en circulant parmi les broussailles, étangs et forêts. On peut voir aussi les rares *fabriques* qui subsistent, comme le beursault pour s'entraîner au tir à l'arc, le théâtre de verdure, autel votif, stèle, pont voûté, glacière, banc de la reine Marie-Antoinette, grotte, tombeau, temple rond et inachevé comme la philosophie elle-même, et imitant celui de la Sibylle à Tivoli ; il est dédié aux philosophes modernes : Montaigne, Descartes, Newton, Penn, Montesquieu, Voltaire, Rousseau.

A partir de 1750, sous l'impulsion d'une élite intellectuelle et artistique, on se mit à traiter le jardin comme un paysage reconstruit, en cherchant les effets d'ombre et de lumière, opposant les masses sombres des arbres à la clarté des prairies, des cascades et des étangs, en préférant les sentiers sinueux aux allées rectilignes. Comme à l'aube de l'humanité, le promeneur évolue librement dans une nature idyllique reconstituée. Dans son traité publié en 1777, *De la composition des paysages*, Girardin résume cette nouvelle esthétique inspirée par les idées de Rousseau : « Ici, dans un terrain profond et retiré, une eau calme et pure forme un petit lac (...) Les bords en sont environnés de peupliers ; à l'abri de leurs ombrages tranquilles, on aperçoit dans l'éloignement un petit monument philosophique. Il est consacré à la mémoire d'un homme dont le génie éclaire le monde (...) »

Arrivant tard à l'hôtel Bonanite de Villers-Cotterêts, nous dînons et gagnons nos chambres la tête pleine de récits et d'images.

Jeudi 18 juin 2015.

Nous changeons d'époque et abordons **des jardins d'inspiration médiévale.**

Le jardin du donjon de Vez (Francis et Caroline Briest, 3 rue de la côte de Vez, 60117 VEZ) (Rens. 03 44 88 55 18). Ancien *oppidum* gallo-romain, le donjon qui domine la vallée de l'Automne, se dresse sur sa motte castrale qu'il faut gravir avant d'arriver à un passage gagné dans l'enrochement. On débouche sur une vaste esplanade bordée de grands arbres, face au castelet d'entrée et aux douves. Les remparts, encore en place, protègent la haute cour. Le *jardin minimaliste* a été créé en 1989 par Pascal Cribier, architecte paysagiste, en collaboration avec Patrick Ecoutin. Il s'agit d'un quadrilatère allongé encadré de haies de buis qui, dans un effet de perspective, sont deux fois moins hautes à l'extrémité qu'au départ. Le gazon central est piqué de deux rangs de bouquets de gauras évoquant les tapisseries des mille-fleurs ; un quadrilobe végétal serait un rappel suffisant des quatre cantons du cloître, ce qui nous laisse dubitatif. Par ailleurs, un miroir d'eau reflète les ruines de l'ancien logis fortifié.

Le bleu du ciel est repris dans un parterre d'iris lié à la couleur de la royauté ; il illustrerait le symbole de cette forteresse, capitale des Valois pendant cinq siècles.

Un enclos planté de pommiers en espaliers est agrémenté de 9 sculptures en bronze du célèbre artiste, Antoine Bourdelle (1861-1929) ; l'ensemble a été imaginé par le paysagiste Stéphane Ducoux. La chapelle et son musée, la tour Jeanne d'Arc, les courtines complètent ce bel ensemble qui semble surtout servir d'écrin à la présentation d'oeuvres d'art contemporain.

Sous un ciel pluvieux et gris, nous arrivons aux **jardins du Manoir du Plessis au Bois** (Paul-Etienne et Diane Lehec, 4 rue du château, Le Plessis au Bois, Vauciennes 60117) (Rens. 03 44 88 46 98). Ici, les propriétaires ont voulu retrouver l'esprit du lieu de la fin de l'époque médiévale à la première Renaissance. Suivant une esthétique sobre et intellectuellement très élaborée, le jardin fait appel aux sept jours de la création du monde selon le livre de la Genèse. Depuis 2003, I. Levêque, paysagiste, et H. Ruffenach, botaniste, ont dessiné sept chambres de verdure dans un enclos

d'enceintes encadrées de palissades de hêtres et situées à l'orée de la forêt de Retz. On trouve un potager fleuri avec vignes, pommiers et poiriers palissés, un canal d'eau assez profond, un boulingrin bordé d'une série d'arceaux garnis de rosiers grimpants, un bosco de buis, et dans l'ancienne cour haute, un bassin vivrier cerné d'iris et de glycines.

Quelques statues de bois, œuvres de Diane Lehec, donne une échelle humaine à ce jardin biblique plein de surprises malgré une certaine austérité.

Après le déjeuner pris près de l'ancienne abbaye dans le charmant village de Longpont, nous parcourons en car la vallée de Baudrimont et passons devant la maison familiale de Dumas père ; le romancier **Alexandre Dumas** fils est enterré à Villers-Cotterêts.

Le vallon est traversé par un cours d'eau qui alimente plusieurs étangs bordés de prairies et d'un épais couvert forestier. Nous débouchons sur un site exceptionnel : **le prieuré de Longpré (Longo prato)** fondé en 1180, sous le règne de Philippe-Auguste, par Aliénor de Vermandois. Il s'agissait d'un couvent de moniales lié à l'abbaye de Fontevraud. D'emblée, la beauté du lieu nous saisit. Christian Bregou et son jardinier M. Duchêne (02600 Haramont Rens. 03 23 96 33 85) ont véritablement recréé l'ensemble du paysage autour des magnifiques bâtiments du monastère.

Face au grand logis, un étang doté d'un ancien moulin occupe à moitié l'espace à gauche de l'allée centrale ; en le contournant, on entre par un escalier dans le jardin de la Prieure. Il s'agit d'une restitution des compartiments de buis caractéristiques de l'*hortus conclusus* médiéval. Une profusion de fleurs garnit l'*herbularius*, autrefois destiné aux plantes médicinales et aromatiques et le transforme en jardin bouquetier.

Au centre du couvent, le cloître ouvert sur le ciel est divisé en quatre secteurs autour de la fontaine centrale. C'est une fidèle image du *Paradis* perdu, tel que la tradition a traduit dans la réalité le jardin d'*Eden* biblique. Autour de la Fontaine de Vie, les quatre allées représentent les quatre fleuves qui s'écoulent de la Jérusalem céleste vers la Terre, symbolisée par le chiffre quatre ; le Tigre et l'Euphrate mésopotamiens et donc persans, le Pison considéré comme le Gange et le Géhon qui est le Nil. Ici, il est planté d'abondantes touffes d'acanthes qui accentuent la référence à l'antiquité. Par une survivance qui paraît extraordinaire, ces quadrilatères toujours présents dans un cloître-*Paradis* rappellent le mot de Xénophon, mercenaire de retour des guerres qui opposaient les Grecs aux Mèdes et aux Perses de l'Empire de Darius. Il raconte que, dans chaque Satrapie, le gouverneur devait installer un jardin d'agrément, un *Pairidaeza*, (*Paradeisoï* en grec) un espace fermé, bien arrosé et planté d'arbres. Ces jardins divisés en quatre parties et parcourus de quatre cours d'eau divergents étaient des lieux cosmiques qui rappelaient la puissance terrestre de Darius.

En poursuivant la visite, on laisse à gauche un verger qui servait de cimetière pour les moines au Moyen-Age. Puis, on se retrouve au pied du mur qui longe la partie droite de l'allée axiale d'où on peut voir en surplomb une autre série de compartiments de buis en carrés garnis de fleurs dans les tons de rose, blanc et mauve. L'ensemble dégage une grande sérénité, une paix toute monastique.

En soirée, nous allons dîner au **Parc de La Muette à Lagny sur Automne (02600)**. (Nicolas et Laurence Vivant, 2 rue du Château. Rens. 06 10 74 08 23). Cette maison au nom évocateur fut celle des Longueval, capitaines des chasses de François I à Henri IV. Le portail d'accès ouvre sur une longue allée de marronniers précédée d'une cour garnie d'hydrangeas de couleur bleue. A l'autre extrémité, deux pavillons d'ornement ferment le mur d'enceinte. L'ancien potager a été aménagé en un labyrinthe de jeunes pommiers ; une plantation d'arbres variés est parcouru par un ruisseau cantonné de pavés ; un allée de tilleuls longe la terrasse élevée au XVIIème siècle ; ornée de petits pilastres, elle surplombe la vallée de l'Automne et son massif boisé. Par un escalier, on rejoint le jardin de buis mis en place il y a plus de cinquante ans ; ce parterre de broderie aux rinceaux parfaitement dessinés converge vers un centre planté en 2007 de rosiers Home et Garden et Lion Rose. Il est fermé sur deux côtés par les murs de la maison et sur les deux autres par une haute charmille à fenêtres.

A proximité, une ancienne champignonnière, implantée dans une carrière souterraine désaffectée offre un spectacle tout à fait original. Notre hôtesse nous reçoit avec une gentillesse pleine de délicatesse et nous apprécions tous le buffet dressé à notre intention.

Nous rentrons passer une seconde nuit à Villers-Cotterêts non sans nous remémorer

l'ordonnance de 1539 qui impose l'usage du « *beau langage françois* » dans tous les actes juridiques et administratifs à la place du latin.

Vendredi 19 juin 2015.

Nous partons pour le joli village de Borest aux maisons décorées de rosiers grimpants en pleine floraison. *Ah, les roses de Picardie ...*

Les jardins de Théo (14 rue aux Pierres 60300 Borest ; Rens. 03 44 54 23 23) s'étend sur 3000m² et sur trois niveaux. Il est composé du jardin Est, du Grand Jardin dont les massifs à l'anglaise entourent une pelouse centrale et du Jardin d'en-haut doté d'un bassin et d'une pergola couverte de rosiers. Précieux jardin familial aux multiples lieux de repos, il est riche d'une grande variété de fleurs, lierres, boules de buis, arbres et arbustes. La fantaisie et l'imagination de notre hôtesse ont fait surgir un endroit simplement délicieux, cultivé avec soin.

Nous parcourons les rues du village pour atteindre le portail des **Parc et Jardin de Saint-Vincent** (1 rue Elisabeth Roussel 60300 Borest ; Rens. 03 44 54 21 52). Voici un véritable *parc romantique* implanté le long de la Nonette. Une grande prairie bordée d'arbres majestueux choisis pour leur feuillage évoque bien le caractère pittoresque de l'ensemble ; en effet, on recherche ici un *effet pictural* en jouant sur les couleurs de la nature ; à l'ombre des arbres alentour le promeneur progresse en regardant le jardin inondé de lumière, la pièce d'eau, le petit pont en dos d'âne, l'île et sa « gloriette », les arbustes fleuris, les immenses rosiers lancés à l'assaut des peupliers. L'homme sensible de l'époque romantique retrouve dans cette nature idéalisée un écho des sentiments qui agitent son âme. Ce parc pourrait être l'oeuvre d'un paysagiste célèbre sous Napoléon III, Vare qui travailla avec Alphand à la réalisation des bois et espaces verts de Paris. Avec patience et détermination, l'actuelle propriétaire a su restaurer et faire revivre l'esprit romantique de ce parc paysager. Chaque année en octobre, elle organise une exposition ouverte aux « pépinières et plantes d'exception ». Nous quittons à regrets ce parc pour une dernière visite.

Le déjeuner nous réunit dans l'un des pavillons d'entrée de l'**Abbaye royale de Chaalis. Musée Jacquemart-André.** (Conservateur : Jean-Pierre Babelon, membre de l'Institut. 60300 Fontaine-Chaalis. Rens. 03 44 54 04 02.)

Nous sommes reçus par l'administrateur, M. Aymar de Virieu qui offre d'emblée à notre présidente, Anne-Monique, un beau rosier en pot. Il est vrai qu'il est dauphinois et se sent donc proche de notre groupe rhônalpin. Outre, les vestiges de l'abbaye fondée en 1137 par Louis VI le Gros, ceux de la chapelle décorée de fresques par Primatice et la demeure qui abrite les collections d'art de Nélie Jacquemart-André, nous visitons surtout *la roseraie* créée une première fois par le cardinal Hippolyte d'Este à l'abri du mur de clôture mis en place vers 1560 par l'architecte bolonais Sebastiano Serlio. L'actuelle roseraie a été redessinée en 1998 et présente une profusion de fleurs odorantes, de clématites sur arceaux en une riche palette de couleurs et de parfums.

En fin d'après-midi, nous regagnons en car la gare TGV de l'aéroport de Roissy où chacun reprend son train pour rentrer en Rhône-Alpes. Nous gardons de belles photos et un excellent souvenir de cet amical périple culturel qui nous permet de mieux connaître l'art des jardins et le vocabulaire qui lui est propre. Un grand merci à notre présidente et aux membres du CA qui nous ont offert une nouvelle fois l'occasion de découvertes marquantes.

Juin-Juillet 2015
Anne Weigel